

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

La beauté passe : *carpe diem* (30 poèmes ou extraits).

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

version 30 révisée et augmentée le 11/11/24.

1555	HESTEAU
RONSARD	15) <i>Du Soleil radieux...</i>
1) <i>Je vous envoie...</i>	1579
1557	LE LOYER
MAGNY	16) <i>Devant que prononcer...</i>
2) <i>Vivons, Belle, vivons...</i>	1583
1560	LA JESSÉE
GRÉVIN	17) <i>Avec les ans...</i>
3) <i>Allons, Belle, sous ce rosier...</i>	18) <i>Voyez combien le Ciel...</i>
FILLEUL	BLANCHON
4) <i>Sus viens avecque moi...</i>	19) <i>Cueillons les fraîches fleurs...</i>
1561	CORNU
BUTTET	20) <i>Lucrece, je ne puis...</i>
5) <i>Toujours ne sera d'or...</i>	1584
GRÉVIN	J. DE ROMIEU
6) <i>Ces beaux cheveux crépés...</i>	21) <i>Que servent ces œillets...</i>
1565	1585
BÉREAU	BIRAGUE
7) <i>Au rosoyant matin...</i>	22) <i>Madame avant...</i>
1573	23) <i>Si quand le corps...</i>
BAÏF	1587
8) <i>Hier cueillant cette Rose...</i>	LE POULCHRE
LA TAILLE (Jean de)	24) <i>S'on voyait votre Été...</i>
9) <i>Veux-tu doncques laisser...</i>	1598
GADOU	GUY DE TOURS
10) <i>Ces cheveux d'or...</i>	25) <i>Belle fleur de quinze ans...</i>
1575	1600
JAMYN	VERMEIL
11) <i>Si la beauté périt...</i>	26) <i>Tout ainsi puissiez-vous...</i>
1578	1610
RONSARD	PASQUIER
12) <i>Quand vous serez bien vieille...</i>	27) <i>Non : je ne veux...</i>
BOYSSIÈRES	1618
13) <i>L'on peut or' contempler...</i>	BERNIER DE LA BROUSSE
LA GESSÉE	28) <i>Las ! tu devais...</i>
14) <i>Grasinde, qui me fais...</i>	29) <i>Comme on voit bien souvent...</i>

1620

BACHET

30) *Rosine, la beauté...*

RONSARD, Pierre de, *Continuation des Amours*, Paris, Vincent Sertenas, 1555, « Sonnets en vers de dix à onze syllabes », pp. 22-23.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70074z/f22>>

Texte modernisé

Je vous envoie un bouquet de ma main
 Que j'ai ourdi de ces fleurs épanies,
 Qui ne les eût à ce vêpre cueillies,
 Flaques à terre elles cherraient demain.

Cela vous soit un exemple certain
 Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
 En peu de temps cherront toutes flétries,
 Et périront, comme ces fleurs, soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma Dame,
 Las ! le temps non, mais nous nous en allons,
 Et tôt serons étendus sous la lame :

Et des amours desquelles nous parlons,
 Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle :
 Pour ce aimez-moi, cependant qu'êtes belle.

Texte original

*Je vous enuoye vn bouquet de ma main
 Que i'ai ourdy de ces fleurs epanies,
 Qui ne les eust à ce vespre cu[e]illies,
 Flaques à terre elles cherroient demain.*

*Cela vous soit vn exemple certain
 Que voz beautés, bien qu'elles soient fleuries,
 En peu de tems cherront toutes flétries,
 Et periront, comme ces fleurs, soudain.*

*Le tems s'en va, le tems s'en va, ma Dame,
 Las! le tems non, mais nous nous en allons,
 Et tost serons étendus sous la lame:*

*Et des amours desquelles nous parlons,
 Quand serons morts, n'en sera plus nouvelle:
 Pour-ce aimés moi, ce pendant qu'estes belle.*

MAGNY, Olivier de, *Les Soupirs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, Sonnet LXVII, f° 23v°. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609598s/f58>

Texte modernisé

Vivons, Belle, vivons et suivons notre amour,
 De cent divers plaisirs bienheurant notre vie,
 Sans estimer en rien le babil de l'envie,
 Qui du bonheur d'autrui se tourmente toujours.
 '' Le soleil s'en va bien et revient chacun jour :
 Mais depuis que la Mort notre vie a ravie,
 Et qu'une fois en bas notre ombre l'a suivie,
 Il ne faut plus, Maîtresse, espérer du retour.
 Suivons doncques heureux notre amour fortunée,
 Et vivons peu soigneux du jour à la journée,
 Sans songer aux jaloux, n'au trépas inhumain.
 Périsse cettui-là qui d'ardente malice
 Brasse un mal dessus nous, et cil aussi périsse
 Qui se ronge l'esprit du soin du lendemain.

Texte original

*Viuons, Belle, viuons & suiurons nostre amour,
 De cent diuers plaisirs bien heurant nostre vie,
 Sans estimer en rien le babil de l'enuie,
 Qui du bon heur d'autruy se tourmente tousiour.
 '' Le soleil s'en va bien & reuiet chacun iour:
 Mais depuis que la Mort nostre vie a rauie,
 Et qu'vne fois en bas nostre vmbre la suyuie,
 Il ne faut plus, Maistresse, esperer du retour.
 Suyiuons donques heureux nostre amour fortunée,
 Et viuons peu soigneux du iour à la iournée,
 Sans songer aux ialoux, n'au trespas inhumain.
 Perisse cettuy-la qui d'ardente malice
 Brasse vn mal dessus nous, & cil aussi perisse
 Qui se ronge l'esprit du soing du l'endemain.*

GRÉVIN, Jacques, *L'Olimpe, ensemble les autres Œuvres*, Paris, Robert Estienne, 1560, *Les Jeux Olympiques* [extrait], p. 85.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70740k/f102>

Texte modernisé

[...]

Mon Bien, mon Mal, ma Mort, ma Vie,
 Ma Compagne, mon Ennemie,
 Ma Toute-douce, ma Rigueur,
 Mon Amertume, ma Douceur,
 Mon Tout, mon Rien, et ma Parfaite,
 Ma Gentillesse, ma Doucette,
 Ma Gaillardise, ma Brunette,
 Ma Fièrre, hélas ! me tuerez-vous
 D'un seul regard à tous les coups ?

Allons, Belle, sous ce rosier,
 Allons ma Toute-désirée,
 Allons voir si la Cythérée
 N'a rien cueilli depuis hier.
 Pourquoi vous faites-vous prier ?
 Ne vaut-il pas mieux cependant
 Que le soleil n'est point ardent
 Cueillir cette belle jeunesse,
 Qu'attendre une morne vieillesse ?

[...]

Texte original

*Allons, Belle, sous ce rosier,
 Allons ma Toute-desiree,
 Allons uoir si la Cytheree
 N'a rien cueilli depuis hier.
 Pourquoi uous faites uous prier?
 Ne uault il pas mieux ce pendant
 Que le soleil n'est point ardent
 Cueillir ceste belle ieunesse,
 Qu'attendre une morne uieillesse?*

FILLEUL, Nicolas, *Le Discours*, Rouen, Martin Le Mégissier, 1560, sonnet 17, p. 14.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711403h/f18>>

Texte modernisé

Sus viens avecque moi voir comme cette rose
 Redore encor son pourpre aux rayons du Soleil,
 À son beau, mon penser parangonne ton œil,
 Et semblable je suis à sa rondeur éclose.
 Ton beau teint, de beauté jeunesse encore arrose
 Élevant en deux monts ton beau tétin vermeil,
 Mon âge me faisant presque aux hommes pareil,
 Du plaisir au futur le défaut me propose.
 Encore que ce temps ne puisse pas venir,
 Pour, voire aux plus vieux ans, notre amour désunir,
 Pourtant vu que pouvons menons joyeuse vie.
 Nos semblables, et nous, faisons au monde honneur,
 Nos meilleurs ans passés, lui serons un malheur,
 À nous déjà flétris portant le vert envie.

Texte original

*Sus vien avecques moy voir comme ceste rose
 Redore encor son pourpre aux rayons du Soleil,
 A son beau, mon penser parangonne ton œil,
 Et semblable ie suis à sa rondeur eclose.
 Ton beau teint, de beauté ieunesse encor arrose
 Eleuant en deux mons ton beau tetin vermeil,
 Mon age me faisant presque aux hommes pareil,
 Du plaisir au futur le defaut me propose.
 Encores que ce tems ne puisse pas venir,
 Pour, voire aux plus vieux ans, notre amour desunir,
 Pourtant veu que pouuon menon ioyeuse vie.
 Noz semblables, & nous, faisons au monde honneur,
 Noz meilleurs ans passés, luy serons vn malheur,
 A nous deia fletris portant le vert enuie.*

GRÉVIN, Jacques, *Le Théâtre, ensemble la seconde partie de l'Olimpe et de la Gélodacrye*, Paris, Vincent Sertenas et Guillaume Barbé, 1561, *Le second livre de la Gélodacrye*, Sonnets, p. 302.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70741x/f326>>

Texte modernisé

Ces beaux cheveux crépés, qu'en mille et mille sortes
 Tu trousses bravement sur le haut de ton front,
 Dedans vingt ou trente ans au monde ne seront,
 Mais avec le corail de tes deux lèvres mortes :
 Ces deux monts cailletés, ces deux fraises retortes,
 Ces deux bras potelés, et ces beaux doigts mourront,
 Seulement au cercueil les cendres demourront
 Encloses pesamment dessous les pierres fortes.
 Et puis pour tout cela tu te fais adorer,
 Tu fais plaindre, gémir, pleurer, désespérer,
 Puis mourir, puis revivre un amant en martyr.
 Uses-en cependant, F R A N Ç O I S E, que le temps
 T'en donne le loisir : car tous ces poursuivants
 En la fin comme moi ne s'en feront que rire.

Texte original

*Ces beaux cheueux crespéz, qu'en mille & mille sortes
 Tu trousses brauement sur le hault de ton front,
 Dedans uingt ou trente ans au monde ne seront,
 Mais avec le corail de tes deux leures mortes:
 Ces deux mons cailletez, ces deux fraises retortes,
 Ces deux bras potelez, & ces beaux doigts mourront,
 Seulement au cercueil les cendres demourront
 Encloses pesamment dessous les pierres fortes.
 Et puis pour tout cela tu te fais adorer,
 Tu fais plaindre, gemir, plorer, desesperer,
 Puis mourir, puis reuiure un amant en martire.
 Vses en ce pendant, F R A N C O I S E, que le temps
 T'en donne le loisir: car tous ces poursuyuans
 En la fin comme moy ne s'en feront que rire.*

BUTTET, Marc Claude de, *Le premier Livre des Vers*, Paris, Michel Fezandat, 1561, *L'Amalthee*, f° 95r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k117181s/f191>>

Texte modernisé

Toujours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
Ni de perles avec ton blanc ordre de dents,
Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardants,
Ni de rose, et de lis, le vif teint de ta face.

Beauté comme une fleur tantôt naît, tantôt passe,
L'une peu d'heures dure, et l'autre bien peu d'ans,
Et ne se renouvelle ainsi que les serpents,
À qui nature plus, ce semble, a fait de grâce.

Doncques si tu m'en crois hautaine ne présume
Par elle t'orgueillir, mais change de coutume :
Du grand assaut des ans qui se peut garantir ?

Toute chose se passe : et pour en faire preuve
Ton cristal aujourd'hui ainsi qu'hier ne te treuve :
La folle erreur nous tire à un vain repentir.

Texte original

*Tousiours ne sera d'or ton poil qui s'entrelace,
Ni de perles avec ton blanc ordre de dents,
Ni deux beaux astres clairs tes yeux doux-regardans,
Ni de rose, & de lis, le vif teint de ta face.*

*Beauté comme vne fleur tantôt nait, tantôt passe,
L'une peu d'heure dure, & l'autre bien peu dans,
Et ne se renouelle ainsi que les serpens,
A qui nature plus, ce semble, à fet de grace.*

*Donques si tu m'en crois hauteine ne presume
Par elle t'orgueillir, mais change de cotume:
Du grand assaut des ans qui se peut garentir?*

*Toute chose se passe: & pour en fere preuue
Ton crystal aujourd'hui ainsi qu'hier ne te treuue :
La folle erreur nous tire à vn vain repantir.*

BÉREAU, Jacques, *Les Églogues et autres œuvres poétiques*, Poitiers, Bertrand Noscereau, 1565 [*Œuvres poétiques*, Paris, Librairie des Bibliophiles, 1884, Le premier livre des Sonnets, pp. 195-196].

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k58022890/f228>>

Texte modernisé

Au rosoyant matin, qu'est en son embonpoint
 La florissante rose, on l'aime, loue et prise,
 Mais, quand ce vient au soir, que du soleil l'a prise
 La brûlante chaleur, à l'heure on n'en veut point.

La jeune fille ainsi, quand elle est sur le point
 De quatorze ou quinze ans, elle est du tout requise
 Pour sa grâce et beauté, mais, dès ce que la point
 L'âge mûr et qui ride, un chacun la méprise.

Belle et jeune tu es : qu'est-ce que tu attends ?
 Prends plaisir que l'on t'aime or que tu as le temps
 Convenable, et d'aimer si as jamais envie,

Amarante, m'amie, hélas ! souviens-toi
 Combien j'ai eu d'ennui, de tourment et d'émoi,
 De peine et de souci, pour toi toute ma vie.

Texte original

*Au rosoïant matin, qu'est en son enbonpoint
 La florissante rose, on l'aime, loüe et prise,
 Mais, quand ce vient au soir, que du soleil l'a prise
 La brulante chaleur, à l'heure on n'en veut point.*

*La jeune fille ainsi, quand elle est sur le poinct
 De quatorze ou quinze ans, elle est du tout requise
 Pour sa grace et beauté, mais, dés ce que la poind
 L'age meur et qui ride, un chacun la mesprise.*

*Belle et jeune tu es : qu'est-ce que tu attends ?
 Pren plaisir que l'on t'ayme or que tu as le tens
 Convenable, et d'aymer si as jamais envie,*

*Amarante, m'amyte, hélas ! souviens-toy
 Combien j'ay eu d'ennuy, de tourment et d'é moy,
 De peine et de souci, pour toy toute ma vie.*

1573

BAÏF, Jean Antoine de, *Œuvres en rime*, Paris, Lucas Breyer, 1573, *Diverses Amours*, I, f° 184r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8711096s/f383>>

Texte modernisé

Hier cueillant cette Rose en Automne fleurie,
Je mis devant mes yeux notre Été qui s'enfuit,
Et l'Automne prochain, et l'Hiver qui le suit,
Et la fin trop voisine à notre chère vie.
La voyant aujourd'hui languissante et flétrie,
Un regret du passé à pleurer me conduit.
La raison que le deuil pour un temps a séduit,
Juge que cet exemple à plaisir nous convie.
Belle, que vous et moi serons bien à reprendre,
Hé, si le bien présent nous dédaignons de prendre
Tant que voyant le jour ici nous demeurons.
Las, hélas ! chaque Hiver les ronces effeuillissent,
Puis de feuille nouvelle au Printemps reverdissent,
Mais sans revivre plus une fois nous mourons !

Texte original

*Hier cueillant ceste Rose en Autonne fleurie,
Ie my deuant mes yeux nostre Esté qui s'enfuit,
Et l'Autonne prochain, & l'Hyuer qui le suit,
Et la fin trop voisine à nostre chere vie.
La voyant aujourduy languissante & fletrie,
Vn regret du passé à plorer me conduit.
La raison que le dueil pour vn temps a seduit,
Iuge que cet exemple à plaisir nous conuie.
Belle, que vous & moy serons bien à reprendre,
He, si le bien present nous dedaignons de prendre
Tant que voyans le iour icy nous demourons.
Las, helas ! chaque Hyuer les ronces effueillissent,
Puis de feuille nouvelle au Printemps reuerdissent,
Mais sans reuiure plus vne fois nous mourons !*

LA TAILLE, Jean de, *La Famine, ou les Gabéonites, ensemble plusieurs autres Œuvres poétiques*, Paris, Frédéric Morel, 1573, *Sonnets d'amour*, II, III, f° 168r°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k10903013/f333>>

Texte modernisé

Veux-tu doncques laisser en sa fleur la plus verte
 Ton bel âge flétrir par une nonchalance ?
 Ne veux-tu point goûter au fruit de la Jouvence,
 Qui perdue, jamais ne sera recouverte ?
 Veux-tu donc épargner ce dont on n'a point perte
 Quand encor tout le monde en aurait jouissance ?
 Pourquoi n'acceptes-tu cette tant bonne chance,
 Puisque l'occasion nous a sa porte ouverte ?
 Crois-tu toujours fleurir en beauté désirée ?
 Ne crains-tu point qu'amour avec due vengeance,
 Ne punisse ta mine, et ton orgueil farouche ?
 Mais comme les grisons du mont Hyperborée,
 Veux-tu garder soigneuse un trésor d'excellence,
 Dont tu ne jouis point, et ne veux qu'autre y touche ?

Texte original

*Veux tu doncques laisser en sa fleur la plus verte
 Ton bel âge flestrir par vne nonchallance?
 Ne veux tu point gouster au fruict de la Iouuence,
 Qui perdue, iamais ne sera recouuerte?
 Veux tu donc espargner ce dont on n'a point perte
 Quand encor tout le monde en auroit iouïssance?
 Pourquoi n'acceptes tu ceste tant bonne chance,
 Puis que l'occasion nous a sa porte ouuerte?
 Crois-tu tousiours fleurir en beauté desiree?
 Ne crains tu point qu'amour avec deuë vangeance,
 Ne punisse ta mine, & ton orgueil farouche?
 Mais comme les grisons du mont Hyperboree,
 Veux tu garder songneuse vn thresor d'excellence,
 Dont tu ne iouïs point, & ne veux qu'autre y touche?*

1573

GADOU, Adrian de, *La Marguerite, plus l'Hermitage*, Paris, J. Mettayer et M. Challenge, 1573, *La Marguerite*, sonnet 24, f° 9r°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71871c/f18>

Texte modernisé

Ces cheveux d'or deviendront en argent,
Avec le temps, qui toute chose amène :
Et ces doux yeux, où mon cœur se pourmène
Iront d'humeur leur beau regard chargeant :
Encor ira votre gorge changeant,
Ce lis poli, à quelque peau non pleine
Et de doubler vous retiendrez à peine
Ce corps tant droit, tant bien fait, et tant gent :
La beauté (bref) qu'ici-bas me moleste,
Enfin, ira deux fois être céleste,
Laisant de vous le reste en proie aux vers :
Lors se verra l'amour incomparable
Que dédaignez, faire encor' perdurable
Votre clair nom, parmi cet univers.

Texte original

*Ces cheueux d'or deuiendront en argent,
Aueq' le temps, qui toute chose ameine:
Et ces doux yeux, ou mon cœur se pourmeine
Yront d'humeur leur beau regard chargeant:
Encor' yra vostre gorge changeant,
Ce lis polly, à quelque peau non pleine
Et de doubler vous retiendrez à peine
Ce corps tant droit, tant bien faict, & tant gent:
La beauté (bref) qu'icy bas me moleste,
En fin, yra deux fois estre celeste,
Laisant de vous le reste en proye aux vers:
Lors se verra l'amour incomparable
Que dedaignez, faire encor' pardurable
Vostre clair nom, parmy cest vniuers.*

JAMYN, Amadis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Mamert Patisson, 1575, second livre, Oriane, f° 99v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86263675/f214>>

Texte modernisé

Si la beauté périt, ne l'épargne Maîtresse
 Tandis qu'elle fleurit en sa jeune vigueur :
 Crois-moi je te suppli', devant que la vieillesse
 Te sillonne le front, fais plaisir de ta fleur.
 On voit tomber un fruit quand il est plus que mûr,
 Ayant en vain passé la saison de jeunesse :
 La feuille tombe après, jaunissant sa verdure,
 Et l'Hiver sans cheveux les noires forêts laisse.
 Ainsi ta grand beauté trop mûre deviendra.
 La ride sur ta face en sillon s'étendra,
 Et soudain ce beau feu ne sera plus que cendre.
 N'épargne donc la fleur qui n'a que son Printemps :
 La donnant tu n'y perds, mais tu jouis des ans :
 C'est d'une autre lumière une lumière prendre.

Texte original

*Si la beauté perist, ne l'espargne Maistresse
 Tandis qu'elle fleurist en sa ieune vigueur:
 Croy moy ie te suppli, deuant que la vieillesse
 Te sillonne le front, fay plaisir de ta fleur.
 On voit tomber vn fruict quand il est plus que meur,
 Ayant en vain passé la saison de ieunesse:
 La fueille tombe apres, iaunissant sa verdure,
 Et l'Hyuer sans cheveux les noires forests laisse.
 Ainsi ta grand beauté trop meure deuiendra.
 La ride sur ta face en sillon s'estendra,
 Et soudain ce beau feu ne sera plus que cendre.
 N'espargne donc la fleur qui n'a que son Printems:
 La donnant tu n'y perds, mais tu iouis des ans:
 C'est d'vne autre lumiere vne lumiere prendre.*

RONCARD, Pierre de, *Les Œuvres en sept tomes*, Paris, Gabriel Buon, 1578, *Premier tome des Amours*, « Sonnets pour Hélène », livre II, sonnet XXIV, p. 554.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70024d/f552>

Texte modernisé

Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, dévidant et filant,
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant,
Ronsard me célébrait, du temps que j'étais belle.

Lors vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aïlle réveillant,
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serai sous la terre, et fantôme sans os :
Par les ombres Myrteux je prendrai mon repos :
Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour, et votre fier dédain.
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Texte original

*Quand vous serez bien vieille, au soir à la chandelle,
Assise auprès du feu, deuidant & filant,
Direz, chantant mes vers, en vous esmerueillant,
Ronsard me celebroit, du temps que i'estois belle.*

*Lors vous n'aurez seruante oyant telle nouuelle,
Desià sous le labeur à demy sommeillant,
Qui au bruit de Ronsard ne s'aïlle resueillant,
Benissant vostre nom de louange immortelle.*

*Ie seray sous la terre, & fantaume sans os:
Par les ombres Myrtheux ie prendray mon repos:
Vous serez au fouyer vne vieille accroupie,
Regrettant mon amour, & vostre fier desdain.
Viuez, si m'en croyez, n'attendez à demain:
Cueillez dés aujourdhy les roses de la vie.*

BOYSSIERES, Jean de, *Les premières Œuvres amoureuses*, Paris, Cl. De Montreuil et Fr. Taber, 1578, sonnet LXVI, ff. 83v°-84r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k718883/f169>>

Texte modernisé

L'on peut or' contempler la terre diaprée
 De cinq cent mil couleurs et d'un divers émail,
 Zéphyre y sert (épris de Flore) d'éventail,
 À voir cet ornement tout esprit se recrée.
 Les coulants ruisselets, doux, abreuvent la prée,
 Le serein amoureux de son pleur (argentail)
 Arrose la verdure et d'un doux soupirail
 Épanche sa fraîcheur au sein de la vèprée.
 Mais ce temps si plaisant, ma maîtresse, est pareil
 À l'ombre qui se forme ès rayons du soleil,
 La rose en son rosier est (déclose) fanie.
 La fleur de tes beautés périra tout ainsi,
 Endure la cueillir puisqu'elle est épanie,
 Et de ton bien reçois à tout le moins souci.

Texte original

*L'on peut or' contempler la terre diapree
 De cinq cens mil couleurs & d'vn diuers émail,
 Zephyre y sert (espris de Flore) d'esuentail,
 A voir cest ornement tout esprit se recree.
 Les coulans ruisselets, doux, abreuent la pree,
 Le serain amoureux de son pleur (argentail)
 Arrose la verdure & d'vn doux soupirail
 Espanche sa frescheur au sein de la vespree.
 Mais ce temps si plaisant, ma maistresse, est pareil
 A l'ombre qui se forme és rayons du soleil,
 La rose en son rosier est (desclose) fanie.
 La fleur de tes beautez perira tout ainsi,
 Endure la cueillir puis qu'elle est epanie,
 Et de ton bien reçoys à tout le moins soucy.*

LA GESSÉE, Jean de, *La Grasinde*, Paris, Galliot Corrozet, 1578, f° 3v°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71481k/f14>>

Texte modernisé

GRASINDE, qui me fais revivre en trépassant :
 J'égale, oppose, et rends, ta beauté nonpareille
 Au lustre, au pourpre, au sort, de la rose vermeille,
 Ses plis, son teint, sa fin, ouvrant, comblant, pressant.

Tant que l'Aube nourrit son éclat rougissant,
 Rosier, jardin, saison, s'ornent de sa merveille :
 Mais quoi ? le chaud premier au trépas l'appareille,
 Et c'est pourquoi l'on dit qu'elle meurt en naissant.

Toi de même imitant cette fleur sur l'épine,
 Tu te montres encor jeune, allègre, et poupine :
 N'attends donc l'âpre effort du vieil âge transi.

Laisse-moi cultiver ta jeunesse prisée,
 Afin que sans fanir tu reçoives ainsi
 Mon doux vent, mon doux air, et ma douce rosée !

Texte original

GRASINDE, qui me fais reuiure en trespasant:
 I'egale, oppose, & rends, ta beauté nompareille
 Au lustre, au pourpre, au sort, de la rose vermeille,
 Ses plis, son teint, sa fin, ouurant, comblant, pressant.

Tant que l'Aube nourrit son esclat rougissant,
 Rosier, iardin, saison, s'ornent de sa merueille:
 Mais quoi? le chaud premier au trépas l'appareille,
 Et c'est pourquoi l'on dit qu'elle meurt en naissant.

Toi de même imitant ceste fleur sur l'espine,
 Tu te montres encor ieune, alegre, & poupine:
 N'attans donc l'aspre effort du vieil age transi.

Laisse moi cultiuer ta ieunesse prisee,
 Afin que sans fanir tu reçoies ainsi
 Mon dous vent, mon dous air, & ma douce rosee!

HESTEAU, Clovis, *Les Œuvres poétiques*, Paris, Abel L'Angelier, 1578, *Amours*, sonnet
xxx, f° 40v°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b86196562/f106>>

Texte modernisé

Du Soleil radieux, la brillante splendeur,
Et de la Lune aussi la lumineuse face,
Par un nuage épais, épars en l'air s'efface :
Lorsqu'ils vont tournoyant la céleste rondeur.

L'hiver ravit aux fleurs la couleur et l'odeur,
Et en moins d'une nuit les flétrit et terrasse :
Le fruit trop avancé se passe en peu d'espace,
Et bref tout est fauché par le temps moissonneur.

Télie vois ces lis, ces œillets et ces roses,
Languir à chef baissé dès qu'elles sont décloses :
Qui t'émeuvent d'avoir de toi-même pitié.

Cueillons doncques les fleurs de ta verte jeunesse,
Et folle n'attends pas que la blanche vieillesse,
Te prive de sentir les fruits d'une amitié.

Texte original

*Du Soleil radieux, la brillante splendeur,
Et de la Lune aussi la lumineuse face,
Par vn nuage espais, espars en l'air s'efface:
Lors qu'ils vont tournoyant la celeste rondeur.
L'hyuer ravit aux fleurs la couleur & l'odeur,
Et en moins d'vne nuict les flestrit & terrace:
Le fruict trop auancé se passe en peu d'espace,
Et bref tout est fauché par le temps moissonneur.
Telie voy ces lys, ces œilets & ces roses,
Languir à chef baissé desquelles sont descloses:
Qui t'esmeuent d'auoir de toy-mesme pitié.
Cueillons donques les fleurs de ta verde ieunesse,
Et folle n'atten pas que la blanche vieillesse,
Te priue de sentir les fruicts d'vne amitié.*

LE LOYER, Pierre, *Les Œuvres et Mélanges poétiques*, Paris, Jean Poupy, 1579, *Les Amours de Flore*, sonnet XCI, ff. 39v°-40r°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k705928/f95>

Texte modernisé

Devant que prononcer l'arrêt de ma mort blême,
 Conseillez-vous, ma Dame, au moins je vous suppli'
 À celles que semblez vouloir mettre en oubli,
 La jeunesse, l'Amour, et la vieillesse même.
 La jeunesse dira qu'une beauté suprême,
 Ne doit laisser fanir son front jeune, et poli,
 Le lustre de ses yeux, son sein rond, et joli
 Ains qu'en faire faveur à celui-là qui l'aime,
 L'Amour conseillera qu'il faut récompenser
 Ceux qui pour bien aimer sont prêts de trépasser,
 Desquels le seul espoir soutient l'âme et la vie,
 Et la vieillesse après pour mieux vous convertir,
 Remontrera comment on voit se repentir,
 Celles qui n'ont l'Amour en jeunesse suivie.

Texte original

*Deuant que prononcer l'arrest de ma mort blesme,
 Conseillez vous, ma Dame, aumoins ie vous suply'
 A celles que semblez vouloir mettre en oubly,
 La ieunesse, l'Amour, & la vieillesse mesme.
 La ieunesse dira qu'vne beauté supresme,
 Ne doibt laisser fanir son front ieune, & poly,
 Le lustre de ses yeux, son sein rond, & ioly
 Ains qu'en faire faueur à celuy la qui l'ayme,
 L'Amour conseillera qu'il fault recompenser
 Ceux qui pour bien aymer sont prestz de trepasser,
 Desquelz le seul espoir soutient l'ame & la vie,
 Et la vieillesse apres pour mieux vous conuertir,
 Remonstrera comment on void se repentir,
 Celles qui n'ont l'Amour en ieunesse suiuiie.*

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres poétiques*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, III, *Les Amours, La Marguerite*, I, p. 782.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f15>>

Texte modernisé

AVEC les ans ta beauté flétrira,
 Tes yeux si clairs n'auront plus cette gloire,
 Ce teint perdra son pourpre, et son Ivoire :
 Et ce chef d'or, comme argent, blanchira.

De tes dédains Lachésis se rira,
 Bref tu cherras dedans la tombe noire :
 Ou mes labeurs sur elle auront victoire,
 Et mon amour jamais ne périra.

Par ce moyen je t'apprête une marque
 Pour triompher du Temps, et de la Parque :
 Aussi dois-tu mes travaux guerdonner.

Hé ! n'ai-je assez ta grâce desservie,
 Si fière encor tu ne m'osais donner
 L'ennui pour l'aise ? et la mort pour la vie ?

Texte original

*AVEC les ans ta beauté fletrira,
 Tes yeus si clairs n'auront plus ceste gloire,
 Ce teint perdra son pourpre, & son Yuoire:
 Et ce chef d'or, comme argent, blanchira.*

*De tes dedaingz Lachesis se rira,
 Bref tu cherras dedans la tombe noire:
 Ou mes labeurs sur elle auront victoire,
 Et mon amour iamais ne perira.*

*Par ce moyen ie t'apreste vne marque
 Pour triompher du Tempz, & de la Parque:
 Aussi doibz-tu mes trauaus guerdonner.*

*He ! n'ay-ie assez ta grace desseruie,
 Si fiere encor tu ne m'osois donner
 L'ennuy pour l'aise? & la mort pour la vie?*

LA JESSÉE, Jean de, *Les premières Œuvres poétiques*, Anvers, Christofle Plantin, 1583, III, *Les Amours, La Grasinde*, I, p. 1280.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71868g/f513>

Texte modernisé

VOYEZ combien le Ciel est injuste, et sévère !
 Voyez comment Nature éloigne de nos yeux
 Ce qu'elle a de plus cher, plus noble, et précieux :
 Et comme à nos souhaits l'un et l'autre est contraire !
 Vous qui méritez bien qu'on vous prise, et révère,
 Vous condamnez (Madame) et Nature, et les Cieux :
 Qui sous ne sais quel vœu chastement soucieux,
 Dans un lieu retiré vous tiennent prisonnière.
 Votre âge perd ainsi son beau lustre, et sa fleur :
 L'Ambre, le musc, l'encens, les pierres de valeur,
 De même se perdraient aux rivages Barbares,
 Si des Marchands forains ils n'étaient dépouillés :
 Souffrez donc qu'ils le soient, puisque vous égalez
 Les Perles, les senteurs, et les choses plus rares

Texte original

*VOYEZ combien le Ciel est iniuste, & seure !
 Voyez comment Nature esloigne de noz yeus
 Ce qu'elle a de plus cher, plus noble, & precieus :
 Et comme à noz souhaitz l'vn & l'autre est contrere !
 Vous qui meritez bien qu'on vous prise, & reuere,
 Vous condamnez (Madame) & Nature, & les Cieux :
 Qui sous ne sçay quel vœu chastement soucieus,
 Dans vn lieu retiré vous tiennent prisonniere.
 Vostre age perd ainsi son beau lustre, & sa fleur :
 L'Ambre, le musc, l'ençens, les pierres de valeur,
 De mesme se perdroyent aux riuages Barbares,
 Si des Marchandz forains ilz n'estoyent despouillez :
 Souffrez donc qu'ilz le soyent, puis que vous esgallez
 Les Perles, les senteurs, & les choses plus rares.*

BLANCHON, Joachim, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Périer, 1583, *Les Amours de Dione*, sonnet XLI, p. 21.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k719782/f37>>

Texte modernisé

Cueillons les fraîches fleurs de la verte Jeunesse,
 Quand notre doux Avril nous permet le repos,
 Et la vive Saison, que la fière Atropos,
 De son trait acéré la Poitrine ne blesse.
 Pendant que notre corps rempli de Gentillesse,
 D'une mâle vigueur se montre plus dispos,
 ''Le cours ailé des ans, n'est toujours à propos,
 N'attendons follement la tremblante vieillesse.
 Celle, ou celui, n'a pas de soi-même pitié,
 Qui se prive du fruit d'une douce amitié,
 Et tirant de ses flancs mille soupirs ensemble,
 Maudit l'heure, et le jour, de sa nativité,
 Si de ce doux Nectar n'a jeunement goûté,
 Quand la blanche Toison à ses Tempes s'assemble.

Texte original

*Culhons les fresches fleurs de la verde Ieunesse,
 Quand nostre doux Auril nous permet le repos,
 Et la viue Saison, que la fiere Atropos,
 De son traict aceré la Poitrine ne blesse.
 Pendant que nostre corps remply de Gentillesse,
 D'vne masle vigueur se monstre plus dispos,
 ''Le cours æslé des ans, n'est tousiours à propos,
 N'attendons follement la tremblante vieillesse.
 Celle, ou celluy, n'a pas de soy mesme pitié,
 Qui se priue du fruict d'vne douce amitié,
 Et tirant de ses flancs mille sospirs ensemble,
 Maudit l'heure, & le iour, de sa natiuité,
 Si de ce doux Nectar n'a ieunement gousté,
 Quand la blanche Toyson à ses Temples s'assemble.*

CORNU, Pierre de, *Les Œuvres poétiques*, Lyon, Jean Huguetau, 1583, *Le premier Livre des Amours*, sonnet LXXIV, p. 53.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k79115w/f70>>

Texte modernisé

Lucrece, je ne puis d'un œil sec t'exhorter,
 Contemplant la saison de ta verte jeunesse,
 À déchasser bien loin la grossière rudesse,
 Qui délaye le bien qui te peut contenter.
 Hélas ! cette beauté qui me fait contrister,
 À cause d'un amour qui chaudement me presse,
 Avant qu'il soit longtemps, perdra sa gentillesse,
 Et tu ne feras plus sinon que lamenter.
 Maintenant que tu as et la joue lissée,
 Et le teint ressemblant à cil d'une poupée,
 Tu penses que toujours doit durer ta vigueur.
 Mais tu seras déçue, et enfin soucieuse,
 D'avoir perdu le temps : sans aucun serviteur,
 Tu plaindras à bon droit ta vie malheureuse.

Texte original

*Lucrece, ie ne puis d'vn œil sec t'exorter,
 Contemplant la saison de ta verte ieunesse,
 A dechasser bien loin la grossiere rudesse,
 Qui dilaye le bien qui te peut contenter.
 Helas! ceste beauté qui me fait contrister,
 A cause d'vn amour qui chaudement me presse,
 Auant qu'il soit long temps, perdra sa gentillesse,
 Et tu ne feras plus sinon que lamenter.
 Maintenant que tu as & la iouë lissee,
 Et le teint ressemblant à cil d'vne poupee,
 Tu penses que tousiours doit durer ta vigueur.
 Mais tu seras deceuë, & en fin soucieuse,
 D'auoir perdu le temps: sans aucun seruiteur,
 Tu pleindras à bon droit ta vie malheureuse.*

ROMIEU, Jacques de, *Les Mélanges*, Lyon, Benoît Rigaud, 1584, sonnet XV, f° 19r°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k704982/f38>>

Texte modernisé

Que servent ces œillets, et ces roses pourprettes,
 Cet or à nœuds ondés de maint crêpe anneau,
 Ce soupirant corail, ce teint mignardelet
 Qui fait sentir aux cœurs mille dures sagettes ?
 Que sert ce double rang d'ivoirines perlettes,
 Ce musc, cet ambre gris, cette gorge de lait,
 Et ces divins Soleils le nid du Dieutelet,
 Où nichent à l'envi tant de grâces parfaites ?
 Qui ne cueille au matin la belle fleur, Marie,
 Le soir la trouvera, le chef penchant, flétrie,
 Il n'est que l'amasser quand elle est en vigueur.
 Or vous êtes la fleur des fleurs la nonpareille,
 Et la perle de prix à nulle autre pareille.
 Jeunes cueillons-la donc sans user de longueur.

Texte original

Q*ue seruent ces œillets, & ces roses pourpretes*
Cest or à noeuds ondés de mainct crepe anneau,
Ce souspirant courail, ce teinct mignardelet
Qui faict sentir aux cœurs mille dures sagetes?
Que sert ce double rang d'iuorines perletes,
Ce musc, cest ambre gris, ceste gorge de laict,
Et ces diuins Soleils le nic du Dieutelet,
Ou nichent à l'enuy tant de graces parfaictes?
Qui ne cueil au matin la belle fleur, Marie,
Le soir la trouuera, le chef panchant, fletrie
Il n'est que l'amasser quand ell est en vigueur.
Or vous estes la fleur des fleurs la nompareille,
Et la perle de pris à nulle autre pareille.
Ieunes cueillon la donc sans vser de longueur.

BIRAGUE, Flaminio de, *Les Premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585, « Premières amours », sonnet LVII, f° 19r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f48>>

Texte modernisé

Madame avant que la Parque meurtrière
Vienne trancher la trame de vos ans,
Cueillez les fleurs de votre beau printemps,
Et contre Amour ne soyez point si fière.

Après la mort, ô ma douce guerrière,
On ne sent plus les brasiers doux-cuisants
De Cupidon : et les ébats plaisants
De Vénus sont tous laissés en arrière.

Doncques tandis que vous avez loisir,
Et le temps propre à prendre du plaisir,
Et que votre âge à l'amour vous convie :

Chassez bien loin de vous la cruauté,
Et connaissant ma ferme loyauté,
Faisons ensemble une amoureuse vie.

Texte original

*Madame auant que la Parque meurtriere
Vienne trancher la trame de voz ans,
Cueillez les fleurs de vostre beau printâns,
Et contre Amour ne soyez point si fiere.*

*Après la mort, ô ma douce guerriere,
On ne sent plus les brasiers doux-cuisans
De Cupidon: & les esbas plaisans
De Venus sont tous laissez en arriere.*

*Donques tandis que vous auez loisir,
Et le temps propre à prendre du plaisir,
Et que vostre âge à l'amour vous conuie:*

*Chassez bien loin de vous la cruauté,
Et cognoissant ma ferme loyauté,
Faisons ensemble vne amoureuse vie.*

BIRAGUE, Flaminio de, *Les Premières Œuvres poétiques*, Paris, Thomas Perier, 1585,
« Premières amours », sonnet CIX, f° 40r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1170583/f90>>

Texte modernisé

Si quand le corps est joint avecque l'âme,
Vous n'exercez les amoureux combats,
Pensez-vous bien qu'après votre trépas,
Le feu d'Amour comme ore vous enflamme ?

Pour vrai nenni : car l'amoureuse flamme,
Ne prend qu'ici seulement ses ébats :
Quand nous allons aux rives de là-bas,
Amour alors notre cœur plus n'entame.

Doncques cueillez le plaisir de la vie,
Car Paradis en Grec ne signifie
Qu'un beau jardin, ce jardin est en vous.

Si vous voulez quelquefois, ma Maîtresse,
En ce jardin prendre toute liesse :
Faites-moi part d'un paradis si doux.

Texte original

*Si quand le corps est ioint avecque l'ame,
Vous n'exercez les amoureux combas,
Pensez vous bien qu'apres vostre trépas,
Le feu d'Amour comm' ore vous enflame?*

*Pour vray nenny: car l'amoureuse flame,
Ne prend qu'icy seulement ses ébas:
Quand nous allons aux riues de là bas,
Amour alors nostre cœur plus n'entame.*

*Doncques cueillez le plaisir de la vie,
Car Paradis en Grec ne signifie
Qu'vn beau iardin, ce iardin est en vous.*

*Si vous voulez quelques fois, ma Maïstresse,
En ce iardin prendre toute liesse:
Faites moy part d'vn paradis si doux.*

LE POULCHRE, François, *Les sept Livres des honnêtes Loisirs*, Paris, Marc Orry, 1587, *Mélange de vers d'Amour*, « Avertissement aux Dames », sonnet 7, f° 246r°v°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72630g/f490>>

Texte modernisé

S'ON voyait votre Été long comme votre Automne,
 Si à votre printemps ressemblait votre Hiver,
 S'on pouvait cette fleur toujours en vous trouver,
 Que le ciel libéral en votre Avril vous donne.
 Si vous aviez toujours pour compagne Dione,
 Qui tînt votre Soleil ferme sans se coucher,
 Et que sans se flétrir l'on ne vît s'assécher
 Et la rose, et le lis, dont il vous environne.
 Vous auriez bien raison d'épargner chichement
 Ce qu'en votre jardin servirait d'ornement :
 Mais puisque tout y est de si peu de durée,
 Que la première nuit, par son obscurité,
 Gâte le plus luisant, de sa grande beauté,
 Cueillez dès le matin ce que perd la serée.

Texte original

S'ON veoyoit vostre Esté long comme vostre Automne,
 Si à vostre printemps ressembloit vostre Hyuer,
 S'on pouuoit ceste fleur tousiours en vous trouuer,
 Que le ciel liberal en vostre Apuril vous donne.
 Si vous auiez tousiours pour compagne Dionne,
 Qui tinst vostre Soleil ferme sans se coucher,
 Et que sans flestrir l'on ne veist s'assecher
 Et la roze, & le lis, dont il vous enuironne.
 Vous auriez bien raison d'espargner chichement
 Ce qu'en vostre iardin seruiroit d'ornement:
 Mais puis que tout y est de si peu de duree,
 Que la premiere nuict, par son obscurité,
 Gaste le plus luisant, de sa grande beauté,
 Cueillez dés le matin ce que pert la seree.

GUY DE TOURS, Michel GUY dit, *Les premières Œuvres poétiques et Soupirs amoureux*, Paris, Nicolas de Louvain, 1598, *Troisième livre des Soupirs amoureux*, « Second livre en faveur de son Anne », sonnet XIV, f° 78r°.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k87107979/f172>>

Texte modernisé

Belle fleur de quinze ans qu'en toute révérence,
 J'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux-tu point,
 Que ce doux Archerot qui si doucement point,
 De son feu doucereux allume ton enfance ?
 Aimes, ore qu'Avril ton visage enjouance :
 Ore que les attraits, les grâces, l'embonpoint,
 La beauté, le loisir, t'honorent de tout point,
 Et qu'en toi seule ensemble ils font leur demeure.
 Belle, ne garde point à Pluton ta beauté,
 Ni au Temps, qui rempli de trop de cruauté,
 Gâte et dévore tout : il vaut mieux qu'un jeune homme
 Dispos, comme je suis, par mille passe-temps
 Cueille sein contre sein, les fleurs de ton Printemps,
 Et en si doux ébats après toi se consomme.

Texte original

*Belle fleur de quinze ans qu'en toute reuerence,
 I'adore dans mon cœur, hélas ! ne veux tu point,
 Que ce doux Archerot qui si doucement poingt,
 De son feu doucereux allume ton enfance ?
 Aymes, ore qu'Auril ton visage eniouuance:
 Ores que les attraitz, les graces, l'embonpoint,
 La beauté, le loisir, t'honorent de tout point,
 Et qu'en toy seule ensemble ils font leur demeure.
 Belle, ne garde point à Pluton ta beauté,
 Ny au Temps, qui remply de trop de cruauté,
 Gaste & deuore tout : Il vaut mieux qu'vn ieune homme
 Dispost, comme ie suis, par mille pasetemps
 Cueille sein contre sein, les fleurs de ton Printemps,
 Et en si doux esbats apres toy se consomme.*

VERMEIL, Abraham de, *Seconde partie des Muses françaises ralliées*, Paris, Matthieu Guillemot, 1600, p. 267.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1510328r/f275>

Texte modernisé

Tout ainsi puissiez-vous, rigoureuse beauté,
 Conserver par cent ans le teint de votre face,
 Que le lis et l'œillet y prennent toujours place,
 Que l'or de votre chef ne soit onc argenté,

Et qu'encor ce bel œil dont je suis agité
 Ne ternisse jamais le feu de son audace,
 Comme je gagnerai le bien de votre grâce,
 Adoucissant le fiel de votre cruauté.

Que je crains qu'un moqueur veuille un jour entreprendre
 De dire en se gaussant, vois ton flambeau en cendre ;
 La beauté est un bien qui dure peu de jours.

Voulez-vous bien punir et le ris et l'envie,
 Amollissez un peu le tyran de ma vie,
 Et je vous fais un astre éclairant à toujours.

Texte original

T*ovt ainsi puissiez-vous, rigoureuse beauté,
 Conseruer par cent ans le teint de vostre face,
 Que le lis & l'œillet y prennent tousiours place,
 Que l'or de vostre chef ne soit onc argenté,*

*Et qu'encor ce bel œil dont ie suis agité
 Ne ternisse iamais le feu de son audace,
 Comme ie gagnerai le bien de vostre grace,
 Adoucissant le fiel de vostre cruauté.*

*Que ie crains qu'vn moqueur vueille vn iour entreprendre
 De dire en se gaussant, voi ton flambeau en cendre;
 La beauté est vn bien qui dure peu de iours.*

*Voulez-vous bien punir & le ris & l'enuie,
 Amollissez vn peu le tyran de ma vie,
 Et ie vous fai vn astre esclairant à tousiours.*

PASQUIER, Étienne, *La Jeunesse, et sa suite*, Paris, Jean Petit-Pas, 1610, *Suite de la Jeunesse*, Versions françaises du latin, pp. 555-556.

<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k8727991z/f577>>

Texte modernisé

Non : je ne veux que d'une âme faillie,
 La Dame soit avare de sa fleur,
 Ni qu'elle tienne en prison son honneur,
 Pour l'empêcher d'une belle saillie.

La Rose née, avec l'épine lie
 Son beau bouton, et sa suave odeur :
 Mais peu à peu éclore, par grand heur
 S'en affranchit, étant de nous cueillie.

Belle est vraiment, belle est cette leçon,
 Pour enseigner aux Dames la façon
 De n'avoir point le long refus pour hôte.

Comme la Rose, aussi quand l'Amour naît,
 Toujours d'angoisse épineuse il se paît :
 Le seul jouir cette épine lui ôte.

Texte original

N*On: ie ne veux que d'vne ame faillie,
 La Dame soit auare de sa fleur,
 Ny qu'elle tienne en prison son honneur,
 Pour l'empescher d'vne belle saillie.*

*La Rose née, avec l'espine lie
 Son beau bouton, & sa souefue odeur:
 Mais peu à peu esclose, par grand heur
 S'en affranchit, estant de nous cueillie.*

*Belle est vrayment, belle est cette leçon,
 Pour enseigner aux Dames la façon
 De n'auoir point le long refus pour hoste.*

*Comme la Rose, aussi quand l'Amour naist,
 Tousiours d'angoisse espineuse il se paist:
 Le seul ioüir cette espine luy oste.*

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours d'Hélène*, sonnet XLVII, f° 13v°.
 <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f50>>

Texte modernisé

L As ! tu devais simple Religieuse
 Comme ta sœur épouser un Convent,
 Sans laisser perdre à l'âge décevant
 En son Avril, ta jeunesse amoureuse.
 Rien n'est si frêle, ô fille rigoureuse,
 Rien si léger, si rare, et si mouvant,
 Et celles-là méprise-t-on souvent,
 Qui n'ont connu d'Hymen la torche heureuse.
 Donc cependant que nous avons loisir,
 Faisons content notre amoureux désir,
 Portant ton Myrte aux fêtes d'Ithyphalle.
 Si une fois la bénigne Clothon
 Donne à sa sœur ton natal peloton,
 Tu n'aimeras dans l'enceinte infernale.

Texte original

L As ! *tu deuois simple Religieuse*
 Comme ta sœur espouser vn Conuent,
 Sans laisser perdre à l'eage deceuant
 En son Auril, ta ieunesse amoureuse.
 Rien n'est si fresle, ô fille rigoureuse,
 Rien si leger, si rare, & si mouuant,
 Et celles-la mesprise t'on souuent,
 Qui n'ont cogneu d'Hymen la torche heureuse.
 Donc ce pendant que nous auons loisir,
 Faisons content nostre amoureux desir,
 Portant ton Myrthe aux festes d'Ityphale.
 Si vne fois la benigne Clothon
 Donne à sa sœur ton natal peloton,
 Tu n'aymeras dans l'enceinte infernale.

BERNIER de LA BROUSSE, Joachim, *Les Œuvres poétiques*, Poitiers, Julian Thoreau, 1618, *Les Amours de Thisbée*, sonnet XXIV, f° 69r°.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1090269b/f161>

Texte modernisé

Comme on voit bien souvent au lever de l'Aurore
 Rougir un bel œillet près d'un blanc Aubépin,
 Jeune, frais, et douillet, ressemblant au tétin
 D'une tendre pucelle, alors qu'elle s'essore.
 Mais sitôt qu'Apollon de ses rayons nous dore,
 Courant par le milieu du manoir Aimantin,
 Il abaisse le chef, il basane son teint,
 Et se meurt de regret dont aucun ne l'odore.
 Ainsi la douce fleur de la virginité,
 Dès que l'âge a couru sur son temps limité,
 Flétrit en un moment pour n'être cultivée,
 Et attire après soi mille fleaux douloureux :
 C'est un étrange mal, gardez-vous-en Thisbée,
 Et sage recevez mes conseils amoureux.

Texte original

*C*omme on void bien souuent au leuer de l'Aurore
 Rougir vn bel œillet pres d'vn blanc Aubespin,
 Ieune, frais, & douillet, ressemblant au tetin
 D'vne tendre pucelle, alors qu'elle s'essore.
 Mais si tost qu'Apollon de ses rayons nous dore,
 Courant par le milieu du manoir Aymantin,
 Il abaisse le chef, il bazane son tein,
 Et se meurt de regret dont aucun ne l'odore.
 Ainsi la douce fleur de la virginité,
 Des que l'âge a couru sur son temps limité,
 Flestrit en vn moment pour n'estre cultiuée,
 Et attire apres soy mille fleaux douloureux:
 C'est vn estrange mal, gardez vous en Thisbée,
 Et sage receuez mes conseils amoureux.

BACHET, Claude Gaspar, sieur de Méziriac, *in Les Délices de la poésie française*, Paris, Toussaint Du Bray, 1620, Sonnet, p. 531.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k73158q/f555>

Texte modernisé

Rosine, la beauté dont vous êtes ornée,
Ressemble tout à fait au bouton Églantin,
Que les rais du Soleil font éclore au matin,
Et qui flétrit le soir de la même journée.

Aussi quand de vos ans la course terminée,
Fléchira sous la loi que prescrit le Destin,
Votre nom de l'oubli sera fait le butin,
Si la fureur du temps n'est par moi réfrénée.

Puis donc que par mes vers vous pouvez seulement,
En triomphant des ans vivre éternellement,
Et que vous témoignez d'en avoir quelque envie,
Ne vous opposez point vous-même à mon effort,
Car je ne saurais point vous maintenir en vie,
Si par votre rigueur vous me donnez la mort.

Texte original

Rosine, la beauté dont vous estes ornee,
Ressemble tout à fait au bouton Eglantin,
Que les rais du Soleil font esclorre au matin,
Et qui flestrit le soir de la mesme iournee.

Aussi quand de vos ans la course terminee,
Fléchira sous la loy que prescrit le Destin,
Vostre nom de l'oubly sera fait le butin,
Si la fureur du temps n'est par moy refrenee.

Puis donc que par mes vers vous pouuez seulement,
En triomphant des ans viure eternellement,
Et que vous tesmoignez d'en auoir quelque enuie.
Ne vous opposez point vous mesme à mon effort,
Car ie ne sçauois point vous maintenir en vie,
Si par vostre rigueur vous me donnez la mort.